

American Animals Cochonner son coup

Jason Béliveau

Numéro 315, septembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89209ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Béliveau, J. (2018). Compte rendu de [American Animals : cochonner son coup].
Séquences : la revue de cinéma, (315), 20–21.

American Animals

Cochonner son coup JASON BÉLIVEAU

Des images nous reviennent en tête, celles de la finale de *Stroszek* de Werner Herzog, avec ses poulets qui giguent et jouent du piano, dans une sorte de spasme primitif, insondable.

Le jeune Américain blanc, produit d'un rêve exaucé, s'ennuie. D'un dortoir universitaire décoré de fanions aux couleurs de Harvard ou de Stanford, il boit de la bière, fume des joints et envisage son avenir sous forme d'objectifs de jeux vidéo : amasser son premier million avant 25 ans, baiser la plus belle fille du campus, et, pourquoi pas, commettre un braquage digne de Danny Ocean et de sa bande.

Il est intelligent – voyez ses excellentes notes, lui qui n'étudie pas ou à peine – et provient d'une famille cossue. Si le vol l'interpelle, est-ce par nécessité ou pour tromper l'ennui ? Tout lui réussissant, il se comparerait peut-être à un animal féroce, un lion ou un tigre, mais l'oiseau lui sied mieux : parfois majestueux, parfois stupide, l'œil toujours vide. [Des images nous reviennent en tête, celles de la finale de *Stroszek* de Werner Herzog, avec ses poulets qui giguent et jouent du piano, dans une sorte de spasme primitif, insondable.]

L'insondable est au cœur d'*American Animals* de l'Anglais Bart Layton. Comment quatre garçons se sont-ils crus capables de mettre à exécution un cambriolage de livres dont la valeur est estimée à

plusieurs millions de dollars ? Et ce, en plein jour et déguisés en vieillards de manière peu convaincante ? Fallait-il être naïf, courageux ? Répondant aux poncifs du film de braquage, le spectateur sera convié aux préparatifs de cette histoire insensée, d'obstacle franchi en obstacle franchi, pendant que les principaux concernés, aujourd'hui adultes, témoigneront à la caméra de leur expérience. À mi-chemin entre la fiction et le documentaire, la fiction agissant à titre de reconstitution, dans une tradition romanesque et télévisuelle du genre *true crime*, le film décortiquera avec panache ce qu'un article du *Vanity Fair* a appelé le «Transy Book Heist».

Spencer (Barry Keoghan, *The Killing of a Sacred Deer*) étudie les arts plastiques à l'Université de Transylvania, dans l'état du Kentucky. Lors d'une visite guidée de sa bibliothèque, le jeune homme constate que l'institution possède une importante collection de livres rares, incluant des éditions originales de *On the Origin of Species* de Charles Darwin et de *The Birds of America* de John James Audubon. Ce dernier ouvrage, paru de façon épisodique entre 1827 et 1838 et qui réunit 435

La fiction agissant à titre de reconstitution



illustrations d'oiseaux, est l'un des livres les plus chers du monde. Fasciné par la beauté des peintures (et leur valeur), convaincu qu'un artiste digne de ce nom (il prend pour exemple Van Gogh) doit faire l'expérience du monde intensément, il convaincra son ami instable Warren (Evan Peters) de s'en emparer. Se tenant entre eux et l'objet désiré : une bibliothécaire quinquagénaire (Ann Dowd), pas très effrayante au demeurant.

Malgré l'apparente simplicité du projet, les problèmes de logistique s'accumuleront. Comment fourguer un tel bouquin, constitué de plusieurs tomes imposants, sur le marché noir ? Comment établir la valeur dudit bouquin avec exactitude ? Comment se doter d'un alibi crédible ? Et qui les conduira à bon port après le vol ? Devant l'évidence, Spencer et Warren recruteront deux autres amis, Erik et Chas (Jared Abrahamson et Blake Jenner), pas plus ferrés qu'eux sur les questions criminelles. Afin de s'éduquer, ils iront se louer des films au Blockbuster du coin, de *The Killing* de Stanley Kubrick à *Du rififi chez les hommes* de Jules Dassin.

D'un genre cinématographique codifié à l'excès, Bart Layton émet avec *American Animals* un premier postulat, voulant qu'il soit complexe de rendre avec exactitude une histoire construite de témoignages contradictoires. Par exemple, ce contact rencontré pour la vente du livre à des intérêts étrangers, était-il distingué, tiré à quatre épingles, ou plutôt négligé, arborant une barbe de plusieurs jours ? Spencer et Warren ne parviennent pas à s'entendre sur ce détail qui n'a pas d'incidence directe sur le récit, bien qu'il en dise beaucoup sur la faillibilité de la mémoire et, dans une plus grande mesure, sur l'impossibilité d'exécuter une opération aussi complexe qu'un cambriolage sans se mélanger les pinceaux. Layton confronte ces disparités de points de vue, allant jusqu'à rembobiner son film, brouillant consciemment les pistes pour nous faire ressentir l'angoisse et la paranoïa qui taraudent nos charpentes en herbe. Ces tics formels, aux premiers abords un brin m'as-tu-vu, à mesure laissent entrevoir l'influence d'un documentariste comme Errol Morris (*The Thin Blue Line* et *Standard Operating Procedure*), qui a souvent remis en question la nature même des images photographiées ou filmées.

Rien de bien nouveau sous le soleil. Parfois, c'est maladroit, comme en ouverture, où un carton « Ceci n'est pas une histoire inspirée de faits réels » en effaçant quelques mots deviendra « Ceci est une histoire réelle ». Ces jeux entre fiction et réalité ont été explorés avec plus de subtilité et de créativité il y a une dizaine d'années, il suffit de nommer en exemple des films comme *Adaptation* et *American Splendor* pour s'en convaincre. Mais le dynamisme de la mise



Prêt à tout pour être pris au sérieux

en scène envoûte (bien qu'il s'agisse du deuxième film de Layton, celui-ci a longtemps travaillé comme directeur créatif de la boîte de production anglaise RAW), et d'autres influences évidentes, Scorsese, Tarantino, viendront s'inviter à la fête pour notre plus grand bonheur, sauf lors de scènes minées par l'utilisation pompière d'une musique extradiégétique (pitié, un moratoire sur les pièces de Leonard Cohen).

American Animals n'est pas l'énième variation sur *Reservoir Dogs* qu'annonçait sa bande-annonce tapageuse, mais une exploration des méandres qu'emprunte une caste bien précise de la société américaine afin de cautionner l'indéfendable. Qu'elle soit feinte ou sincère, l'innocence de ces bien nantis s'explique en partie par leur jeune âge. Mais ce type de crime, en apparence sans victime, est constitutif d'une certaine attitude américaine, que Layton aborde – le titre du film est quand même *American Animals* –, mais à distance, plus fasciné par la mécanique menant au vol, qui occupe les deux tiers du film, que par ses implications symboliques et morales. Une clarté de point de vue (ne pas confondre avec simplicité) fait défaut au film, qui tour à tour veut être hommage, déconstruction formelle, commentaire social, drame, comédie, thriller, film de fiction et documentaire. En 2010, David Fincher et Aaron Sorkin ont dépeint d'un trait précis avec le génial *The Social Network* cette génération de blancs-becs friqués, futés mais pas tous, qui aujourd'hui dominent le monde. *American Animals* est le cousin idiot de ce film, prêt à tout pour lui aussi être pris au sérieux. Pendant un court instant, on y croit. ▲

Origine : États-Unis

Année : 2018

Durée : 1 h 56

Réal. : Bart Layton

Scén. : Bart Layton

Images : Ole Bratt Birkeland

Montage : Nick Fenton, Chris Gill, Julian Hart

Musique : Anne Nikitin

Son : Paul Davies, Morgan Muse, Jens Rosenlund Petersen

Décors : Scott Dougan, Barb Livingston

Costumes : Jenny Eagan

Int. : Evan Peters (Warren Lipka), Barry Keoghan (Spencer Reinhard), Blake Jenner (Chas Allen), Jared Abrahamson (Eric Borsuk), Ann Dowd (Betty Jean Gooch), Udo Kier (Mr. Van Der Hoek)

Producteur : Katherine Butler, Poppy Dixon, Dimitri Doganis, Derrin Schlesinger, Mary Jane Skalski

Dist. : Films Eye Steel Inc.